

# Une école de barbiers

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 31

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189362>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**CAUSERIES DU CONTEUR**

2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

### Le comte de Paris

pendant la Révolution de 1848.

Le comte de Paris, qui fait tant parler de lui depuis quelque temps, était encore enfant quand éclata la révolution qui détrôna son grand-père, Louis-Philippe. Il n'avait alors que 9 ans.

Les Tuileries étaient envahies par le peuple. Le roi, en habit noir et en chapeau rond, appuyé sur le bras de la reine en grand deuil, s'échappait en toute hâte à pied par la partie du chemin qui longe la rivière, pour atteindre une voiture de place à un cheval, qui l'attendait aux Champs-Élysées.

Pendant que le roi fuyait Paris, pour errer ensuite de ferme en ferme sur les côtes de Normandie, la duchesse d'Orléans, accompagnée de ses deux fils, le comte de Paris et le duc de Chartres, se rendait à la chambre des députés. Elle venait, disait-elle, se mettre, elle, pauvre veuve, avec ses enfants, entre les bras de la nation. L'agitation était inexprimable. Dupin paraît à la tribune pour proclamer l'abdication du roi en faveur du comte de Paris, avec la régence de la duchesse d'Orléans. Quelques bravos se font entendre ; mais bientôt des voix nombreuses crient : *Un gouvernement provisoire !* MM. Marie et Crémieux appuyent cette demande. *Vive la république !* cria la foule...

La duchesse d'Orléans avait essayé de parler, mais la confusion, le tumulte avaient étouffé sa voix. Le danger allait croissant pour elle. Aussi elle est promptement entourée par un grand nombre de députés qui lui font un rempart de leurs corps, et l'entraînent à demi évanouie par un couloir particulier.

Au sortir de la chambre des députés, le petit duc de Chartres fut séparé de sa mère. Un garçon boucher s'en saisit et l'emporta, criant, dans un transport de rage : « Il faut que je l'étrangle ! » L'enfant restait assez calme : « Où est maman ? je veux aller vers maman », s'écriait-il. Enfin on parvint à les mettre en lieu sûr. Son frère, le comte de Paris, emporté par un petit escalier, se trouva un moment dans l'obscurité. « Mais que va-t-on me faire ? » s'écriait-il, ne reconnaissant pas la personne qui le portait dans ses bras ; « si l'on doit me tuer, je veux le voir ! »

Restée quelque temps cachée, la duchesse d'Orléans dut prendre la fuite, dénuée de tout, donnant au monde une nouvelle preuve de la vanité des grandeurs humaines.

**Auberges.** — On sait que le Conseil fédéral a adressé dernièrement aux cantons une circulaire explicative, au sujet du droit qui leur est conféré par l'article 31 de la Constitution fédérale, de s'opposer à l'augmentation du nombre des auberges lorsque les besoins d'une localité ne l'exigent pas. A cette occasion, il est curieux de rappeler que cette même question avait déjà préoccupé les Conseils de la République helvétique. Dans la séance du 14 septembre 1798, quelques orateurs, propriétaires de vignes, réclamaient pour chaque producteur le droit de vendre ses produits à sa guise, toute restriction au droit de vendre vin étant à leurs yeux un attentat à la liberté.

Carrard montra dans la moralité l'avantage général. Il rappela la protestation de diverses communes contre l'établissement de cabarets sur leur territoire, les regardant comme une source de ruine. « L'occasion séduit, ajouta Hüber, le goût de la boisson augmente, il ne diminue jamais. » Mais nul ne parla plus éloquemment que L. Secretan, avocat, depuis lors conseiller d'Etat du canton de Vaud, landammann et enfin président du Tribunal d'appel : « La liberté a pour objet le bonheur du peuple, ou je n'entends rien à la liberté. Quest-ce qui fait les familles malheureuses, les pères paresseux, les filles corrompues, les ménages mécontents, les citoyens vicieux ? le vin. Quest-ce qui fait les ivrognes ? l'occasion. Diminuez les occasions du mal, de la corruption, de la ruine. Une semblable restriction ne s'appelle pas despotisme, mais prévoyance, sagesse, loyauté, amour de la patrie. »

### Une école de barbiers.

Un de nos abonnés nous écrit :

« La boutade que vous avez publiée dernièrement, relative à un garçon coiffeur qui se formait la main en rasant des Savoyards, me fournit l'occasion de vous raconter comment ce métier s'apprend à Paris.

Les patrons parisiens ne font pas d'apprentis ; les jeunes gens qui se destinent à la carrière du rasoir et des ciseaux vont faire leurs premières armes aux Invalides. C'est sur les têtes et sur les figures de ces vieux braves que ces jeunes gens vont s'exercer. Ils commencent par aller travailler dans la salle où sont les plus infirmes, les gâteux et les paralysés. Là, ils peuvent y aller carrément. Ils peuvent couper, écorcher impunément ; la plupart de ces

pauvres vieux ne sentent rien ou à peu près rien. Un de ces garçons me racontait qu'il avait tellement massacré le premier invalide qu'il avait rasé, que le malheureux lui dit : « On a des chances de revenir indemne d'un champ de bataille, mais, avec toi, on est toujours sûr de laisser un morceau de sa peau. »

Il est vraiment pénible de penser que ces vieux soldats, ces vieux débris de gloire, après avoir perdu quelque membre au service du pays, servent encore d'instruments d'opération aux apprentis coiffeurs.

S'il existait des invalides à la tête de bois, je comprendrais qu'on pût les mettre entre les mains de ces jeunes gens. Malheureusement, l'invalide à la tête de bois n'existe que dans la chanson populaire.

J'ai moi-même interrogé à ce sujet le maître perruquier des Invalides, auquel les besoins du service imposent l'obligation d'avoir recours à de tels auxiliaires. Les règlements l'y autorisent, du reste. Chargé de couper les cheveux à 250 invalides tous les quinze jours et de les raser deux fois par semaine, il est évident que, seul, il ne pourrait jamais en venir à bout.

Les appointements alloués pour cette besogne ne sont pas en outre très élevés : huit sous par mois et par homme ! Voilà un abonnement bon marché.

Dans ces conditions, le maître perruquier est bien obligé de prendre des jeunes gens qui l'aident dans sa besogne et qui augmentent ses ressources par le prix de l'apprentissage qu'ils lui payent. »

### Histoire d'on zon-na-na.

La timballa, lo tambou dè bassa, lo zon-na-na, l'est tot on. C'est lo râi dâi instrumeints po bin marquâ lo pas ; et dâo teimps dè noutrè brâvès vilhiès musiquès militèrès, on avâi bin meillâo teimps à martsî qu'ora, qu'on est d'obedzi, pè pou qu'on ouïe on bocon du, âo qu'on sâi dâo quatriémo ploton de la derrâire compagni, de teindrè lo cou et de sè teni la man derrâi l'orolhie po ourè lè *tu, tu*, dâi trompètès, et onco qu'on n'est pas fotu dè rein ourè quand l'est qu'on bataillon sè corbè à n'on cârro dè tserrâire, tandi qu'avoué lo zon-na-na, cein portâvè à duè pipâ dè tabâ.

Dè tot teimps lè Vaudois ont z'u dâo goût po cè gros uti, et mè rassovigno quand y'été petit bouébo et que y'avâi 'na danse per tsi no, faillâi coute qui coute la timballa po accompagni lè musicârès qu'é-tiont trâi : on trompètârè, onna ioula et on épouf-fârè ; et ion dâi valets dè la jeunesse on pou mâlin, sè peindâi la timballa âo cou et rolhivè dessu dè la man drâite, tandi que tegnâi de la gautse on blisset dè petites brantsès que l'avâi trait à 'na remesse dè biola et que l'appoyivè contrè l'autra pé po que cein fassè on bocon *bzzz*, po reimpliaci lè pliaquès.

Ora, po ein reveni à me n'historie, vaitsé :

L'abbâyi que sè dévessâi fèrè eintrè lè fénésons et lè messons, volliâvè bailli adrâi balla, kâ diabe lo mein dè dix musicârès lâi dévessont ètrè po la pararda. Clliâo musicârès, qu'é-tiont quasu ti dâo veladzo, formâvont 'na sociétâ qu'on lâi desâi

*l'Union trompètale*, et ma fâi lè fasâi rudo bio ourè. Se l'aviont z'u lo zon-na-na, l'ariont déboquâ ti lè coup la sociétâ dè *l'Echo dâo Bombardon*, dè Bon-tavant.

Du grandteimps l'aviont einviâ d'avâi on tambou dè bassa ; mâ cein cotâvè gros et n'avâi pas mèche ; et portant lâi avâi dein lo veladzo on lulu, tapa-seillon dè se n'état, qu'avâi z'âo z'u étâ timballier dè la musiqua militère dè la Combâ et qu'étâi on tot fin po papâ dè la maillotse. Mâ n'étâi pas on tapa-seillon que va roudâ lè veladzo po remettèrè dâi sacillio âi baignolets et po repettassi lè vilhiès terrinès ; l'étâi coumeint quoui derâi on tapa-sellion monsu, que fasâi lo nôovo et que tegnâi bouetequa.

Tot parâi l'abbâyi approtsivè et tsacon sè desâi que faillâi lo zon-na-na po la pararda, dè manière que lo comitè dè l'abbâyi décidâ d'atsetâ onna timballa, po eimbelli la fêta ; et quand l'affèrè eut étâ votâ, lo président et lo vice-président qu'étâi ein mémo teimps chef et clérinette dè la trompètala, s'ein alliront trovâ lo tapa-sellion po lâi dévezâ dè l'affèrè, kâ on atsitè pas on têt instrumeint coumeint on paquiet dè tabâ, et po pas sè laissi ein-guieusâ, faut cognâitrè la partiâ, kâ s'on allâvè atsetâ on zon-na-na que vo fotè dâi bémô âo mâiteint de 'na mazurka âo que séyè d'on bécarre pe bas què l'ordonnance, atant rein, kâ cein porrâi fèrè fèrè dâi faussets âo bombardon ; et l'est porquie faillâi cein fèrè atsetâ pè lo tapa-sellion, qu'étâi on vretablio zon-naniste, vu que l'avâi mémameint tenu on solo tot solet à n'on dinâ d'officiers, on iadzo que lè z'autro aviont perdu la nota. La timballa dè la musiqua dâi Combâ avâi cotâ 145 francs ; et po avâi oquie de plie cossu, lo comitè dè l'abbâyi dé-cida dè mettrè 150 francs et dè payi la dzornâ, lo voïadzo et lè frais âo tapa-sellion, que dévessâi parti lo surleindéman po fèrè ell'implietta à Dzenéva, pliace dâo Molâ, iò dévessâi lâi avâi 'na bouetequa dè brique-à-braque.

(*La suite deçando que vint.*)

Tous nos lecteurs se souviennent d'une nouvelle intitulée : *Bijou d'or*, que nous avons publiée dans le courant de mars et qui a été accueillie avec grand intérêt. L'auteur, M. Muller-Darier, de Genève, a bien voulu nous favoriser d'une autre production qui n'aura pas moins de succès. *Sami*, qui est une histoire essentiellement vaudoise, dont le héros existe encore et vit dans le pays, est, pour ainsi dire, une suite de *Bijou d'or* ; le récit est fait devant le feu du même chalet du Jura.

### SAMI

...Le père raviva le feu en y jetant des branches de sapin et de genièvre. La gourde de rhum repassa à la ronde. Le bûcheron Sami, un géant roux, à la puissante ossature, l'air placide, s'essuya la bouche du revers de sa manche, toussa et d'une belle voix joyeuse, au timbre chaud, nous fit le récit suivant :

« En 1870 j'étais à Paris, garçon à tout faire chez un farinier allemand, à la rue du Paon-blanc. Trente-cinq francs par mois, nourri, couché et blanchi... contre les sacs. Le patron, un pingre, vous faisait bûcher dur. Je passais mes dimanches à mettre de l'ordre dans le magasin, puis avec ça la patronne vous faisait une étour-